

GRAND PROJET DE CONSPIRATION,

SAISI chez un Ennemi du Peuple.

La Publicité eſt la ſauve-garde du Peuple.

QUE j'étois loin de croire, comme l'ont répeté ſouvent pluſieurs folliculaires, qu'à l'ombre du civiſme, du déſintéreſſement & de la popularité, M. Charles Lameth cachoit des projets d'ambition auſſi funeſtes, que contraires à la tranquillité de ſes concitoyens ! Juſqu'à préſent j'avois cru que toutes ſes actions tendoient au bonheur du peuple & qu'il étoit abſolument dégagé de tout eſprit de parti.

Il m'en coûte, ſans doute, de changer d'opinion ſur ces principes que j'ai ſouvent défendus

dans la ſociété avec une chaleur extrême, une intrépidité peu commune contre tous ceux qui lui prêtoient le deſſein de marcher à la république par le chemin du crime. Alors c'étoit un tribut que je payois à l'amitié, & les liaiſons intimes qui régnoient entre nous, la confiance qu'il avoit paru m'accorder, ſembloient plus qu'à tout autre m'en impoſer le devoir. Mais aujourd'hui l'expérience m'apprend qu'il ne faut louer les hommes, les plus vertueux en apparence, qu'après leur mort, pour n'avoir pas à ſe repentir un jour de l'avoir fait pendant leur vie.

Le moment du preſtige eſt paſſé, la diſſimulation ſeroit un crime. Tout citoyen ennemi du déſordre & de l'anarchie doit courageuſement montrer au peuple les embûches que lui tendent les factieux : c'eſt avec douleur, je le répète, que je me vois contraint d'abandonner le rôle d'anologiſte des vertus civiques & des principes de M. Lameth, pour prendre celui de dénonciateur : quelles que ſoient les grandes eſpérances que ſon crédit ait pu faire naître en moi, rien ne pourra m'arrêter. Devant le ſalut du peuple toute conſidération, tout intérêt perſonnel doivent diſparoître. Je paſſe donc à l'objet de ma dénonciation :

Lundi dernier, jour de ma dernière entre-



vue avec M. Charles Lameth, je m'aperçus que contre sa coutume il avoit l'air soucieux & rêveur. Notre familiarité m'engagea à lui en demander la cause : la chose publique est-elle en danger, lui dis-je ? très-fort, me répondit-il : « Les Jacobins en qui réside la seule puissance d'en imposer aux ennemis de la révolution, sont attaqués avec une indécence qui outre-passe toutes bornes. On leur prête le dessein d'anéantir la monarchie, & le peuple qui aime le roi, a force de lui répéter que nous sommes des régicides pourroit bien prendre l'alarme & nous accabler de sa fureur ».

Il est vrai, repliquai-je, que dans votre société il est des membres qui ont eu l'indiscrétion de manifester le desir de faire de la France une république, & plusieurs d'entre vous ont préparé le peuple à l'exécution de ce grand œuvre. Leur haine d'ailleurs, pour le pouvoir exécutif, éclate dans toutes leurs actions ; quant à vous, malgré votre amonr pour la liberté, je sais que vous ne partagez pas avec eux cet affreux sentiment. Tels sont à-peu-près les dernières paroles que j'adressois à M. Lameth, lorsque plusieurs personnes, à moi inconnues vinrent lui demander une audience particulière, il la leur donna dans son salon, tandis que je restai seul dans son cabinet. Mes

yeux se portèrent par hasard sur différens papiers qui étoient sur son secrétaire, la curiosité me les fit parcourir. La lettre suivante que je vais tracer ici dans tout son contenu, & qui me parut justifier la réputation de factieux que grand nombre de citoyens donnent aujourd'hui à M. Lameth, excita davantage ma curiosité. J'en pris une lecture rapide. Je balançai quelque temps & je combattois contre moi-même pour vaincre la répugnance que j'éprouvois à m'en emparer. Mais après avoir pesé les conséquences funestes qui en résultent, & les salutaires effets que pourroit opérer sa publicité sur l'esprit d'un peuple facile à égarer & qu'on excite sans-cesse à la sédition, je n'ai consulté que l'intérêt de la patrie. Si quelqu'un doute de l'existence de cette lettre on peut en venir prendre lecture chez moi, tous les matins jusqu'a midi, rue Christine No 4.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous prévenir qu'avant le 15 du mois prochain (la lettre est du 3 mars) je crois pouvoir établir chez moi, à l'instar du sieur Prud'homme, un club de Plébéïens honnêtes, que les royalistes appellent dérisoirement e club des bonnets de laine. Ces bonnets de laine, soit dit entre nous, seront *capables de rabaisser les hauts toupets des amis de la constitution*

monarchique. Tout eſt arrangé de manière à ſatisfaire MM. Barnave, d'Aiguillon, Laclos, Dubois &c.; nous verrons enfin ſi la municipalité parviendra à les diſſoudre arbitrairement comme elle a fait à l'égard des vainqueurs de la Baſtille. Santerre m'a dit avant hier que le faubourg Saint-Antoine avoit voué à Mottié une haine implacable, & qu'à la première occaſion la garde nationale feroit à même d'élire un commandant-général. Puiſſe ſes yeux ſe tourner *ſur le patriote que vous connoiſſez bien !*

Signé OSSELIN.

D'Aiguillon, Barnave &c., ſeront ſatisfaits de l'établiſſement d'un club de bonnets de laine........ Le faubourg à la première occaſion, mettra les Pariſiens à même d'élire un commandant-général. Puiſſe leur choix tomber ſur le patriote que vous connoiſſez ! cela eſt clair & diſpenſe de toute application. Diſons maintenant un mot de l'honnête ſignataire de cette lettre.

Le ſieur Oſſelin, le digne agent de M. Charles, étoit membre de la municipalité proviſoire. La commune l'avoit chargé de l'armement de la garde nationale, & de la diſtribution des fuſils aux ſoi-diſans vainqueurs de la Baſtille. Il e[illegible]inutile de rappeler les coquineries en [illegible]e que ce miſérable a exercées pendant [illegible]

de son administration. Il suffira de dire que pour tenter fortune tous les moyens lui paroissent également légitimes. Voici un foible échantillon de sa délicatesse : par celui-là on peut se faire une idée juste de tous les autres. Quand les soi-disans vainqueurs de la Bastille se présentoient chez lui pour prendre les fusils & le fourniment que la municipalité provisoire leur faisoit distribuer *gratis*, Osselin les tâtoit de son mieux pour savoir s'ils avoient besoin d'argent, en ce cas il leur faisoient une remsse de 15 livres, & vendoit à son profit les fusils des vainqueurs sur le pied de 32 livres, prix de leur acquisition à la manufacture. Il tiroit encore un bénéfice de plus de moitié sur la giberne & le sabre. Ce brigandage une fois prouvé, Osselin a été chassé de sa place, sans espoir d'en posséder jamais aucune autre ; & aujourd'hui pour se venger de n'être plus rien dans la société qu'un fripon bien connu, il ameute, *sous la direction de M. Lameth*, tout ce qu'il y a de vauriens, propre à entretenir parmi nous le désordre le plus funeste à la liberté publique.

Qui pourroit douter encore des vues secrètes & de l'ambition dont M. Lameth est tourmenté. Un législateur, paisible ennemi des cabales n'a pas besoin de s'investir d'une espèce aussi mépri-

ſable ; une telle lettre ſaiſie entre ſes mains l'accuſe ſuffiſamment de ſes odieux projets, & nous donne la clef de toutes les émeutes. Les patriotes apprendront déſormais à ſurveiller M. Lameth & ſes nombreux agens.

Signé LA CROIX fils, rue Chriſtine N° 4.
